

Article reçu : juillet 1978.

SUR LE PROBLÈME RICARDIEN D'UN « ÉTALON INVARIABLE DES VALEURS »

Philippe MONGIN

CNRS (ERA n° 346) et King's College, Cambridge

RÉSUMÉ. — Cet article vise à analyser le problème ricardien d'un « étalon invariable des valeurs » dans les termes mêmes de Ricardo, qui, selon l'auteur, ont été occultés par ses commentateurs aussi bien que par ses continuateurs modernes. Le problème ricardien de l'étalon se subdivise en deux problèmes distincts, celui de l'« invariabilité » au sens strict et celui de la « neutralité par rapport à la répartition » ; ces deux problèmes n'ont pas la même importance. En effet, Ricardo considère le second (dont l'article rappelle les différentes formulations) comme une complication du premier, qui, seul, lui semble déterminant pour sa recherche du « bon » étalon. On voit donc que, sur cet exemple précis, Ricardo a privilégié le côté de la production par rapport à celui de la répartition. Cette conclusion permet à l'auteur de critiquer les interprétations que Marx et Sraffa ont données du problème ricardien : la première parce qu'elle paraît purement et simplement incorrecte, la seconde parce qu'elle est, pour l'essentiel, sans rapport avec le problème d'origine.

Le problème d'un « étalon invariable des valeurs », qui préoccupa Ricardo tout au long de sa vie, disparut pratiquement de la littérature économique après la mort de celui-ci, et l'on y porte à nouveau quelque intérêt seulement depuis que Sraffa a publié son commentaire des « *Principes* » (1951) et, surtout, la procédure de construction d'une « marchandise-étalon » qui rappelle l'étalon ricardien (1960, ch. 3-4-5 et 8). Après la critique de Bailey (1825), partiellement reprise par Marx (1905, pp. 122-167), la tradition semble avoir retenu l'idée que le problème d'un « étalon invariable des valeurs » est absurde en lui-même ; ce point de vue est encore, semble-t-il, prédominant (pour un exemple récent, cf. Blaug, 1976, qui le reprend et en tire argument contre Sraffa). En revanche, depuis « *Production de Marchandises par des Marchandises* », certains auteurs considèrent que le problème ricardien était mal formulé, mais non absurde, et trouvent, dans cet ouvrage, à la fois une formulation correcte du problème et sa solution (p. ex. Eatwell, 1975). Le propos de cet article est de montrer que ces deux points de vue ne sont pas justifiés : comme on tentera de l'éta-

RICARDO - MARX - SRAFFA - ÉTALON - INVARIABILITÉ

blir, d'une part, le problème de l'étalon invariable se pose nécessairement dans le cadre de la théorie ricardienne de la valeur, à condition que les implications de cette théorie soient dégagées ; d'autre part, ce problème se pose dans les termes mêmes de Ricardo, à quelques modifications de détail près, et sa solution ne présente pas de difficulté particulière, si l'on prend soin de le distinguer du problème connexe d'un « étalon neutre sous l'effet de la répartition ». En même temps, cet essai vise — au-delà de l'étude historique d'une problématique particulière — à formuler et à illustrer la théorie de la valeur qui la sous-tend, et donc, dans le meilleur des cas, à aider à ouvrir le débat sur l'intérêt de cette théorie (1).

1. L'ÉTALON INVARIABLE ET LA « VALEUR ABSOLUE »

Le problème de l'étalon invariable se pose inévitablement dans la théorie ricardienne de la valeur et ne se pose que dans cette théorie.

Avant de tenter d'établir ce point, il faut préciser ce que Ricardo appelle « valeur absolue » (« absolute value » ou « real value », p. ex. *Principes* I, 1, section 6 ; *Absolute Value & Exchangeable Value*, IV, 358-412). Dans le sens le plus général (qu'il faut restituer à partir de l'usage du terme puisqu'il n'y a pas de définition explicite) :

1) les « valeurs absolues » sont des quantités physiques (de blé, de terre, de travail, etc.) évaluées dans une unité de mesure donnée (1 kg de blé, par ex.) ;

2) l'ensemble des prix est relié à celui des « valeurs absolues » par une fonction 1-1 ;

3) quoique, mathématiquement, on puisse écrire les prix fonction des valeurs aussi bien que l'inverse, seule la première présentation est significative, car, économiquement, les prix dépendent des valeurs absolues et non l'inverse (2).

Cette définition s'applique aux différentes étapes de la théorie ricardienne, la « valeur absolue » étant successivement le blé ou le

(1) Qu'il me soit permis de remercier ici pour les conseils qu'ils m'ont donnés et de nombreuses discussions stimulantes, sur RICARDO et ses continuateurs modernes, Jean-Michel CHARPIN, John EATWELL, Mario NUTI, et tout particulièrement Robert ROWTHORN et Christian SCHMIDT.

Naturellement, l'auteur de ce texte porte seul la responsabilité de l'interprétation ici proposée.

(2) Les deux premiers caractères recourent exactement ce que DOBB appelle les « exigences de toute théorie de la valeur » (1937, Ch. I) (En fait, pour qu'ils soient exprimés de façon tout à fait générale, ils devraient comporter les notions de « grandeurs » et « correspondance » aussi bien que celles de « quantités » et « fonction »). Le 3) est spécifique d'un certain type de théorie de la valeur qui justifie l'appellation de théorie de la « valeur absolue » ; il n'apparaît pas dans les modèles d'équilibre général caractérisés par l'interdépendance des valeurs et du prix. Le 3) se trouve aussi chez MARX, comme le rappelle MORISHIMA (1973, Ch. I, pp. 11-12).

travail dans l'*Essay on Profits*, les subsistances ou le travail dans les *Principes* (3).

D'après cette définition, il est clair que la « valeur absolue » n'est pas nécessairement l'étalon des prix. Chez Ricardo, celui-ci est simplement défini par la propriété formelle d'avoir son prix égal à l'unité, ce qui n'a rien à voir avec les exigences 1), 2), 3). La différence entre le travail « valeur-absolue » et le travail-étalon recoupe exactement celle du « travail incorporé » et celle du « travail commandé » ; elle est le fond de l'argumentation anti-smithienne du début des « *Principes* » (I, 1, 1, pp. 13-14), pour laquelle Marx loua si fort Ricardo (p. ex. 1939, p. 232). La distinction des notions de « valeur absolue » et d'étalon a fâcheusement manqué à la plupart des contemporains de Ricardo, notamment Malthus, comme on le verra plus loin.

D'autre part, la notion d'une « valeur absolue » n'empêche pas qu'on puisse écrire des rapports de « valeurs absolues » comme c'est le cas chez Ricardo (*Principes*, I, 1, 6, p. 47). L'expression *valeurs relatives* qu'il emploie dans ce cas ne signifie évidemment pas le contraire de « valeur absolue » au sens technique défini précédemment (4).

S'agissant de l'invariabilité d'une marchandise, il faudra distinguer entre l'*invariabilité du prix de cette marchandise par rapport à un étalon donné* et l'*invariabilité de cette marchandise par rapport à la « valeur absolue » choisie* (ou, plus simplement, l'invariabilité de sa « valeur absolue »). Si, par exemple, le travail est la « valeur absolue » et l'or l'étalon, il est clair que, dans la théorie ricardienne, le prix-or de A peut varier tandis que sa « valeur absolue » est invariable, le contraire étant aussi possible. Dans le cas où la marchandise considérée est l'étalon lui-même, il est facile de voir que seul le problème de l'invariabilité par rapport à la valeur absolue a un sens ; en effet, il n'y a pas à s'interroger sur l'invariabilité de l'étalon par rapport à lui-même, puisque celle-ci est toujours assurée, l'étalon ayant son prix égal à un par définition. A plusieurs reprises, dans les *Notes sur Malthus* (5), Ricardo a signalé la différence de ces deux problèmes, l'un réel, l'autre inexistant.

Le problème de l'invariabilité de l'étalon (par rapport à la valeur absolue) apparaît si, comme c'est le cas chez Ricardo, la fonction prix-valeurs relie les premiers à un rapport de valeurs, par exemple le

(3) Pour l'équivalence du blé et du travail dans l'*Essay on Profits*, cf. *infra* note (16). La terre aurait aussi bien pu être choisie comme « valeur absolue » selon la suggestion faite par SAMUELSON (1959). On utilisera le terme « valeur absolue » tantôt pour désigner la substance elle-même (ex. le blé), tantôt pour désigner la quantité de cette substance (ex. 2 kg de blé), cette équivoque n'étant pas gênante.

(4) Cette précision est triviale, mais l'ambiguïté du terme *absolu* a eu un effet désastreux dans la littérature classique ricardienne et antiricardienne. Pour éviter toute confusion, on conservera les guillemets chaque fois que *absolu* est employé dans le sens technique.

(5) Par exemple, *Notes on MALTHUS*, II, p. 30 sq.

rapport du temps de travail incorporé dans une unité de la marchandise considérée au temps de travail incorporé dans une unité d'étalon. Pour pouvoir rapporter une variation du prix de A à une variation dans la quantité de travail nécessaire à la production de A, et non à une variation dans la quantité de travail nécessaire à la production de l'étalon (*Principes*, I, 1, 6, pp. 43-44) (6), l'invariabilité de la valeur-travail de l'étalon est évidemment souhaitable.

A ce point, il n'est pas inutile de rappeler que, chez Marx, *a contrario*, la fonction prix-valeurs relie les premiers aux « valeurs absolues » correspondantes uniquement (7), sans qu'aucun problème d'invariabilité de l'étalon ne se pose.

En disant que l'invariabilité de la valeur-travail de l'étalon était « souhaitable », on n'a pas voulu dire autre chose que ceci : le problème de l'invariabilité, ou le problème de la connaissance des conditions de production de l'étalon, se pose nécessairement. L'invariabilité effective de la valeur travail de l'étalon n'est certainement pas la seule solution ; la formulation générale étant, comme Bailey l'a souligné incidemment (1825, p. 250), « une connaissance exacte des variations des conditions de production de l'étalon ». En ce sens, on doit amender la formulation de Ricardo, qui trouvait plus commode de raisonner sur un cas particulier. Du coup, le problème, étant plus généralement présenté, ne présente pas de difficulté technique particulière. L'argument, classiquement opposé par Bailey (1825), Marx (1905) et beaucoup d'autres, selon lequel on ne peut supposer sans contradiction dans les termes qu'une marchandise soit *produite* (8) dans des conditions invariables, perd en effet toute signification.

Il resterait à se demander pourquoi Ricardo choisit de raisonner sur un cas particulier assez peu convaincant. Sans doute n'avait-il aucune raison empirique de supposer que l'or et les métaux précieux soient produits dans des conditions invariables. On peut supposer (sans que rien ne le confirme absolument) que, sur ce point comme sur d'autres (9), il a retenu un cas particulier pour simplifier son argumentation (ce qui pouvait lui sembler indispensable après qu'il eut découvert les complications entraînées par le problème de la répartition.

(6) Cette formulation suppose que les « valeurs absolues » soient les inconnues du système, bien qu'il soit plus significatif d'écrire la valeur comme la variable explicative ($p = f(v)$). RICARDO ne la trouvait pas paradoxale. Elle correspond à ce que MORISHIMA a nommé le « problème inverse de la transformation ».

(7) En effet, la « transformation des valeurs en prix » consiste à passer d'une valeur à un prix, et non d'un rapport de valeurs à un prix. Cette différence théorique ne doit pas être assimilée à une différence dans le choix de l'unité de mesure des « valeurs absolues » ; celle-ci est arbitrairement choisie, heure de travail chez RICARDO, heure ou journée de travail chez MARX, travail total de la société chez SRAFFA.

(8) C'est MARX qui a donné le plus de force à cet argument puisque, pour lui, l'un des traits essentiels de la production capitaliste est l'accroissement de la productivité du travail, jusqu'à un certain point tout au moins.

(9) Voir *infra*, section 3.

2. LA CONTROVERSE RICARDO - BAILEY - MARX

Les remarques précédentes peuvent jeter quelque lumière sur cette célèbre controverse. L'ouvrage de Bailey, « *A Critical Dissertation on the Nature, Measure and Causes of Value* » attaque la théorie ricardienne, pourrait-on dire, à tous les niveaux, et l'on a déjà relevé que l'une de ses critiques, portant sur la formulation de Ricardo, était pertinente. Toutefois, l'essentiel de la réfutation de la théorie de l'étalon invariable porte sur la version qu'en donne Malthus dans « *The Measure of Value* ». Celui-ci écrit par exemple : « if we could suppose any object always to remain of the same value, the comparison of other commodities with this one would clearly show which had risen, which had fallen, and which had remained the same » (10). Malthus ne distingue pas entre la « valeur absolue » et l'étalon, comme le montre sa confusion du travail incorporé et du travail commandé, dénoncée par Ricardo (11) ; du coup, sa formule « remain of the same value » est complètement équivoque. Bailey, qui n'a pas de théorie de la « valeur absolue » et assimile explicitement prix et valeur, l'a entendue dans le sens d'une invariabilité de la marchandise par rapport à telle ou telle marchandise prise comme étalon. Il n'a pas de mal à démontrer que parler de l'invariabilité de l'étalon dans ce sens est absurde. L'invariabilité de l'étalon signifierait alors soit qu'il est invariable par rapport à lui-même, ce qui est dénué de signification, soit qu'il conserve la même valeur en termes de toutes les autres marchandises, c'est-à-dire aussi bien que toutes les autres marchandises ont toujours la même valeur en termes de cet étalon, ce qui est impossible (1825, ch. I).

Les arguments de Bailey sont triviaux, une fois la terminologie de Malthus interprétée dans le sens voulu. Cette limitation de point de vue a été soulignée par Marx, qui s'indigne de ce que Bailey ne voie pas que « valeur », chez Ricardo, signifie tantôt « prix », tantôt « valeur absolue », et reste ainsi — « économiste vulgaire » s'il en est — à la fois à la surface de la réalité économique et à côté de la problématique ricardienne (12). Toutefois, Marx tenta de défendre une tierce position entre Bailey et Ricardo. Il loue Ricardo d'avoir une théorie de la valeur-travail, mais comme il ne voit pas que le problème de l'invariabilité se pose nécessairement dans la théorie de la valeur-travail telle que l'entend Ricardo (13), il approuve Bailey d'avoir rejeté un faux problème (1905, pp. 130-135). Réinterprétant la démarche de

(10) Cette formulation est explicitement citée et discutée par BAILEY.

(11) *Notes sur MALTHUS*, II, ch. 2, note 11. Cette note, qui traite aussi de l'invariabilité, suffit à montrer que RICARDO n'aurait pas accepté la formulation ambiguë de MALTHUS.

(12) Cf. par ex. 1905, p. 153-154 (« Aber der Esel ; etc. »). M. RAUNER, au contraire, dans un long commentaire (1961) de « *A Critical Dissertation* », semble faire gloire à BAILEY de son étroitesse de vue.

(13) Sans doute parce que sa propre théorie de la valeur-travail, tout en étant une théorie de la « valeur absolue », ne l'oblige pas à poser le problème de l'invariabilité de l'étalon.

Ricardo, il veut y voir une recherche maladroite (parce que confondue avec la quête d'une marchandise particulière) sur l'essence de la valeur : « L'invariabilité traduit le fait que la mesure immanente des valeurs ne peut être elle-même encore une marchandise, une valeur, mais qu'elle est plutôt ce qui constitue la valeur et, du même coup, la mesure immanente de sa valeur » (14).

Cette interprétation, reprise dans la littérature d'inspiration marxiste (par exemple S. de Brunhoff, 1973, pp. 70-73), engage toute la théorie marxienne de la valeur — essentiellement, l'idée que, dans une seule et même démarche, sont donnés et le fondement théorique de la valeur d'échange et l'unité de mesure de la grandeur des valeurs d'échange (le temps de travail abstrait) (15). Sans entrer dans la discussion de cette idée, il peut suffire, pour rejeter l'interprétation que Marx donne de la problématique de l'étalon invariable, de signaler qu'elle repose d'abord sur celle qu'en donne Bailey. En effet, il cherche à cette problématique une signification implicite parce que, comme Bailey, il trouve la formulation explicite contradictoire ; mais c'est que, cette fois, il n'a pas voulu lire Ricardo pour lui-même, mais, en fait, a lu Bailey, qui, en fait, lisait Malthus...

3. L'ÉTALON ET LE PROBLÈME DE LA DISTRIBUTION

Le problème de l'invariabilité n'est pas le seul que soulève le choix de l'étalon. Il en irait ainsi si les prix relatifs étaient strictement proportionnels aux valeurs relatives. Mais — c'est un résultat bien connu — une telle proposition ne vaut que dans des cas spéciaux, dont le plus simple (repris par Pasinetti, 1974) est celui-ci :

- 1) pas de capital fixe ;
- 2) mêmes proportions de capitaux circulants dans chaque industrie ;
- 3) mêmes proportions des périodes de rotation (« turnover periods ») des capitaux circulants dans chaque industrie.

En abandonnant ces trois hypothèses dans la dernière édition des *Principes*, Ricardo fit apparaître des « exceptions » à la théorie de la valeur-travail simplifiée qu'il défendait jusqu'alors. L'historique des remaniements successifs de la théorie ricardienne, liés aux discussions menées avec Torrens et Malthus entre 1814 et 1820, est bien connu depuis Sraffa (1951). Toutefois, un point qui, à notre connaissance, n'a jamais été signalé dans la littérature anglaise (Sraffa, 1951, plus récemment Hollander, 1973, Eatwell, 1975 (b)) ni dans la littérature française (Schmidt, 1970) sur le sujet, mérite d'être men-

(14) « Das Unveränderliche drückt aus, dass das immanente Mass der Werte nicht selbstwieder Ware, Wert sein darf, sondern vielmehr etwas, was den Wert konstituiert und daher auch das immanente Mass seines Wertes ist » (1905, p. 154).

(15) Cette conjonction (qui s'oppose à ce que MARX appelle le « quantitativisme » ricardien) est exprimée par « und daher auch » (« et du même coup ») dans la citation de MARX.

tionné ici : on laisse souvent entendre que le système des prix de production caractérisé par les hypothèses 1, 2, 3 a un degré de généralité intermédiaire entre le « système-blé » de *l'Essay on Profits* et le système « valeur-travail avec exceptions » de la troisième édition des « *Principes* » ; cette vue n'est pas fondée, car le modèle de *l'Essay on Profits* repose déjà sur l'hypothèse de proportionnalité des prix aux valeurs relatives (IV, p. 19), c'est-à-dire, logiquement, sur les hypothèses 1, 2, 3 (16).

Il s'agit maintenant de montrer comment la découverte des « exceptions » à la première théorie de la valeur-travail a modifié la problématique de l'étalon. Dans cette section et la suivante, on tentera de montrer que Ricardo a développé, parallèlement à la condition d'invariabilité, des conditions spécifiques relatives à la répartition, l'ensemble des deux séries de conditions définissant le « bon » étalon.

L'attitude de Ricardo par rapport aux « exceptions » peut sembler paradoxale, puisque, d'un côté, il reconnaît sans ambiguïté, l'existence de déviations par rapport à la règle de proportionnalité des prix aux valeurs relatives : « In all observations of Mr Malthus on this subject I most fully concur » (*Notes on Malthus*, II, p. 50) ; d'un autre côté, il les traite comme des « exceptions » alors qu'elles se présentent dans le cas général et que ce sont plutôt les hypothèses 1, 2, 3 qui sont des exceptions.

En réalité, le paradoxe se dissipe si l'on songe que Ricardo appelle les déviations « exceptions » parce qu'il estime qu'elles sont négligeables en quantité : « the effect on the relative prices of things from a variation in profits is comparatively slight » (*Principes*, I, p. 45). Stigler (1958) en a tiré la conclusion que Ricardo juxtaposait deux types de propositions, l'un à caractère « théorique » (la règle de proportionnalité prix/valeurs), l'autre à caractère « empirique » (comme la proposition que l'on vient de citer). Cette distinction est, en fait, confuse, car on ne voit pas sur quelle base empirique Ricardo aurait fondé ce que Stigler a nommé « the 93 % labour theory of value » (17). En réalité, il est arrivé à la conclusion que les déviations étaient, *pratiquement*,

(16) Ainsi, la seule différence notable entre *l'Essay* et l'Édition 1 des *Principes* porte sur la conception du salaire, plus générale dans le deuxième texte (dans *l'Essay*, RICARDO suppose un salaire réel en blé et constant). Le fait que *l'Essay* développe déjà une conception de la valeur-travail peut expliquer que RICARDO ne fasse *jamais* mention d'une propriété de son modèle, que Sraffa a signalée (1951, pp. XXXI-XXXIII) : le taux de profit est déterminé en termes physiques dans l'industrie-blé. En fait, si le système est régi par les hypothèses 1, 2, 3 (qui reviennent à poser l'hypothèse unique d'uniformité de la « composition du capital » d'une industrie à l'autre), le taux de profit peut être déterminé indépendamment des prix, à l'aide de la valeur-travail, non seulement dans l'industrie-blé, mais encore dans n'importe quelle autre industrie. Dès lors, il n'y a aucune raison de privilégier l'industrie-blé.

(17) On retrouve là un trait caractéristique de la méthode de RICARDO, déjà signalé à propos de l'invariabilité : il raisonne sur des cas particuliers, non parce qu'ils correspondent mieux que le cas général à la réalité empirique, mais parce qu'ils permettent d'exposer la théorie plus facilement (cas de l'invariabilité) ou même parce qu'ils conditionnent l'articulation de la théorie (c'est ici le cas).

négligeables, sur la base d'une argumentation *théorique* qu'il nous faut reconstituer à partir d'indications fragmentaires (18).

Il semble que Ricardo ait voulu, par-dessus tout, préserver l'aspect dynamique de la théorie de la valeur-travail, c'est-à-dire la proposition selon laquelle une variation dans un prix puisse être rapportée à une variation de même sens, et calculable, de la quantité de travail incorporée dans la marchandise considérée. Or ce résultat peut être obtenu sur la base d'hypothèses beaucoup moins contraignantes que celles qu'on vient d'indiquer. On peut les remplacer par les hypothèses suivantes :

1' — Il existe une déviation *statique* des prix par rapport aux valeurs relatives, mais on peut supposer qu'il existe une *fonction connue* reliant le prix relatif de chaque marchandise *i* à la quantité de travail directement et indirectement nécessaire à la production d'une unité de *i* et à la quantité de travail incorporée dans l'étalon ;

2' — Les fonctions ainsi définies sont *constantes dans le temps* ;

3' — L'étalon est produit dans des conditions connues.

$$P_{i(t)} = \frac{F_i(L_{i(t)})}{F_s(L_{s(t)})}$$

$$P_s = 1 \quad (L_{s(t)}, L_{s(t+x)} \text{ sont supposés déjà connus})$$

$$P_{i(t+x)} = \frac{F_i(L_{i(t+x)})}{F_s(L_{s(t+x)})}$$

(1', 2', 3') est plus général que (1, 2, 3) dans la mesure où on ne fait aucune hypothèse particulière sur la nature des fonctions F_i (linéaires ou non) (19), ni sur leur uniformité d'une industrie à l'autre. Le problème est de savoir si ces trois hypothèses sont plausibles ou non.

Il faut d'abord noter que la condition d'invariabilité (hypothèse 3') se retrouve sans aucune modification. Sur les hypothèses 1' et 2' on fera les remarques suivantes :

1) L'existence des fonctions F_i ne pose pas de problème particulier si l'on accepte, selon la suggestion de Ricardo, reprise par Dmitrieff (1904) un traitement simplificateur du capital fixe : la valeur des machines est divisée par le nombre d'années d'utilisation, et la fraction obtenue, multipliée par un facteur $(1+r)^j$ où j est le nombre d'années d'utilisation déjà écoulées, est ajoutée aux autres éléments de valeur du produit annuel. Cette façon de traiter le capital fixe est évidemment très grossière (encore qu'elle soit susceptible de perfectionnements intéressants, cf. Bortkiewicz, 1907). Si l'on admet qu'il n'y a que du capital circulant, on détermine les $F_i(L_i)$ à partir des

(18) La tentative qui suit a un caractère strictement historique, car, comme on le verra, la théorie « approchée » de la valeur-travail est une fausse généralisation. L'intérêt de l'exercice est précisément de montrer où, exactement, l'argumentation tourne court.

(19) On suppose seulement qu'elles sont monotiquement croissantes en L_i .

équations de réduction des prix de production à des travaux datés (sur le modèle des équations de Sraffa, 1960, ch. 6). Si l'on réécrit les travaux datés à l'aide des quantités de travail direct (données par \vec{l}) et des coefficients techniques (données par $A = \| a_{ij} \|$), on a :

$$[1] \vec{p} = w\vec{l}(1+r) + wA\vec{l}(1+r)^2 + \dots + wA^n\vec{l}(1+r)^{n+1} + \dots$$

série dont on démontre qu'elle converge :

$$[2] \vec{p} = w(1+r) [I - A(1+r)]^{-1} \vec{l}$$

à l'aide des conditions ordinaires sur la matrice A (20).

A partir de [2] on tire facilement les valeurs L_i connaissant A , \vec{l} et $w_{(r=0)}$ (21).

2) La constante des F_i à travers le temps pose un problème beaucoup plus délicat. C'est celui que Ricardo s'est efforcé de résoudre en construisant la théorie de la « marchandise moyenne ». Comme celle-ci vient modifier la problématique de l'étalon, on va l'examiner maintenant en détail.

4. LA « MARCHANDISE MOYENNE » (OU L'ÉTALON NEUTRE SOUS L'EFFET DE LA RÉPARTITION)

Il suffit de voir l'équation de réduction [1] pour conclure que si la distribution change, les F_i changeront aussi. *A contrario*, si l'on peut négliger l'effet d'un changement de la répartition sur les prix, on pourra poser la constance des F_i comme une approximation raisonnable. C'est pour diminuer l'erreur commise en négligeant l'influence de la répartition que Ricardo introduit l'idée d'une « marchandise moyenne ». Supposons en effet, que la grandeur du changement dans P_i dû à un changement survenu dans la répartition seulement (la technologie étant supposée identique) puisse être reliée fonctionnellement à un indice représentant la « composition du capital ». Pour simplifier on prendra comme indice le rapport :

prix des matières premières

salaires

(en supposant donc qu'il n'y a pas de capital fixe et que tous les

(20) La condition retenue par SRAFFA (« Self replacing state », 1960, § 4)

$\sum_{i=1}^p a_{ij} \leq 1, j = 1, 2, \dots, p$ et $\sum_{i=1}^p a_{ij} < 1$ pour un j au moins assure que la valeur propre dominante de A a un module inférieur à 1, ce qui est une condition suffisante pour que la série contenue dans le côté droit de [1] converge (SOLOW, 1952).

(21) C'est-à-dire le taux de salaire quand le taux de profit est nul.

capitaux circulants ont la même période de rotation et entrent dans toutes les industries avec les mêmes proportions, sauf pour les salaires) (22). Dès lors, l'erreur impliquée par l'hypothèse n° 2' est minimisée si l'on choisit comme étalon une marchandise ayant la composition de capital moyenne de l'économie. Comme le suggère Ricardo : « the mean will in most cases give a much less deviation from truth than if either of the extremes were used as a measure » (« *Absolute Value & Exchangeable Value* », IV, p. 31). Voici comment on peut illustrer l'argumentation (encore une fois implicite) de Ricardo : si l'étalon est choisi à l'un des « extrêmes », par ex. dans l'industrie où l'indice que nous avons retenu pour la composition de capital est minimum, alors une baisse du salaire provoquera une hausse du taux de profit plus importante dans l'industrie-étalon que dans toute autre industrie ; tous les prix devront donc être augmentés pour que la règle d'égalisation du taux de profit soit respectée ; et la déviation maximum par rapport au prix antérieur apparaîtra dans l'industrie située à l'autre « extrême ». L'argument est bien entendu symétrique dans le cas où l'étalon est choisi dans l'industrie où la composition du capital est maximum. Si l'industrie-étalon a la composition moyenne, il est facile de voir que certains prix monteront et que d'autres baisseront, la déviation maximum étant alors la plus petite possible (23).

Ainsi, en choisissant comme étalon la marchandise présentant un indice de composition du capital proche de la moyenne, on peut espérer avoir trouvé un étalon « neutre sous l'effet de la répartition ». Avant de discuter la pertinence de cette nouvelle condition imposée à l'étalon, il faut souligner qu'elle n'a rien à voir avec le problème de l'invariabilité. Cette précision pourrait sembler superflue si l'on ne découvrait — non sans surprise — que Sraffa a tenté une assimilation des deux ordres de problème. En effet, dans *Production de Marchandises par des Marchandises*, il traite, avec la construction de la marchandise-étalon, d'un problème d'apparence très analogue à celui qu'avait en vue Ricardo en construisant la « marchandise-moyenne » : « La nécessité où nous nous trouvons d'avoir à exprimer le prix d'une marchandise au moyen d'une autre arbitrairement choisie comme étalon, complique l'étude des mouvements de prix qui suivent un changement dans la distribution du revenu national » (p. 23, de l'édition française). Mais il ajoute immédiatement : « Il est impossible de dire d'une fluctuation de prix donnée si elle vient des particularités de la marchandise que l'on mesure ou de celles de l'étalon qu'on utilise pour la mesurer ». Or, cette deuxième phase, qui est presque une citation de Ricardo, fait allusion au problème de l'invariabilité et n'a pas

(22) Cette hypothèse se démarque évidemment très peu des hypothèses 1, 2, 3. Mais elle suffit à notre propos, car, comme on va le voir, la marchandise moyenne n'existe pas en général, quel que soit l'indice retenu pour la composition du capital.

(23) Ici, l'argumentation implicite de RICARDO a été reconstruite d'après une discussion assez similaire de SRAFFA (1960, ch. 3, § 16-17-18) qui, toutefois (et curieusement), à ce moment de son raisonnement, n'a pas encore introduit l'étalon.

de signification en dehors de ce contexte (24) ; il est tout à fait étonnant de la trouver sous la plume de Sraffa, qui n'a pas de théorie de la « valeur absolue » et ne parle nulle part d'invariabilité. Il s'agit bien là d'une confusion entre deux ordres de problèmes, qui a souvent donné l'impression fautive que, parce qu'il avait traité d'un problème formellement identique à celui de la « marchandise moyenne », Sraffa avait résolu tous les problèmes relatifs à l'étalon que Ricardo avait en vue (25).

Dans quelles conditions existe-t-il un étalon « neutre sous l'effet de la répartition » ?

On peut montrer qu'il n'en existe pas *en général* en reprenant l'argumentation du début de cette section. Celle-ci impliquait un indice de composition du capital donné pour chaque industrie. Dans l'exemple qu'on a choisi, cet indice est construit en rapportant les moyens de production agrégés à la masse salariale dans chaque industrie. Quel que soit l'indice retenu, il est clair qu'il fera intervenir les prix (sans lesquels on ne peut agréger des quantités physiquement hétérogènes) (26). L'indice affecté à chaque industrie changera donc (sauf cas particulier) après tout changement survenu dans la répartition, et il en ira de même pour l'indice moyen. La « marchandise moyenne » ne sera donc pas toujours la même, ce qui signifie que, dans le cas général, il faudrait changer d'étalon après chaque variation survenue dans la distribution ; or une telle exigence contredit évidemment la destination d'un étalon et rend vain l'ensemble de la démarche.

5. SIGNIFICATION DE LA THÉORIE RICARDIENNE DE LA VALEUR

Les remarques présentées ici visent tout d'abord à éclairer la relation entre les deux ordres de conditions imposées à l'étalon ; toutefois, il semble qu'en retour, on puisse attendre de l'élucidation historique du problème de l'étalon, une vue plus précise de ce que Ricardo appelait « valeur absolue ».

Le but premier — et avoué — de la théorie de la « valeur absolue » est d'aider à la mesure de la distribution du revenu national et de ses variations. Ricardo insista longuement sur ce point, car il l'établit

(24) Cf. *Principes*, I, 1, 6, p. 43 : « When commodities varied in relative value, it would be desirable to have the means of ascertaining which of them fell and which rose in real value, and this could be affected only by comparing them one after another with some invariable standard measure of value... »

(25) Il ne suffit d'ailleurs pas de dire qu'il existe deux ordres de problèmes distincts relatifs à l'étalon chez RICARDO. Dans la section suivante on a tenté de montrer que le problème de l'invariabilité était hiérarchiquement premier.

(26) Une agrégation en valeur-travail n'est d'aucun intérêt pour notre problème, car elle reviendrait, *in fine*, à supposer l'uniformité de la composition du capital d'une industrie à l'autre, donc à revenir aux hypothèses 1, 2, 3.

polémiquement, contre Malthus et Smith, accusés de ne pas comprendre l'évolution à long terme de la répartition *parce que leur théorie de la valeur était incorrecte* (cf. *Principes*, I, p. 48, et les commentaires de Dobb, 1973, ch. 2, 3).

De ce point de vue, Ricardo thématise une interprétation « positive » du concept de valeur qui est en accord avec celle de nombreux auteurs contemporains. On la trouve, par exemple, chez Morishima, qui interprète la valeur-travail marxienne comme un moyen d'agrèger des quantités physiques hétérogènes et y voit un moyen, donné alternativement aux prix, de définir les variables macroéconomiques. La différence essentielle entre Ricardo et Marx relu par Morishima est, naturellement, que le premier a cru pouvoir identifier (du moins, à titre d'approximation) la mesure en termes de valeur et la mesure en termes d'or, faisant ainsi de la « valeur absolue » non seulement un outil théorique, mais une mesure sociale (cf. *Principes*, I, 1, 6, p. 46). En renonçant à cette identification, on ne garderait que le premier aspect de la théorie de la valeur ; les « *Principes* » apparaîtraient comme l'exposé d'un modèle unisectoriel de répartition, agrégé grâce à l'hypothèse simplificatrice de composition uniforme du capital (27).

Ce que Ricardo n'a pas développé explicitement, c'est l'intérêt d'une théorie de la « valeur absolue » pour rendre compte des prix relatifs. Un tel usage de la théorie peut se révéler très décevant : toutefois, comme on va le voir, il paraît impliqué par la logique de la construction ricardienne (28).

Comme le montrent fort bien les discussions avec Malthus sur l'évolution des revenus du fermier, du propriétaire et des salariés, les « lois de la répartition » ne sont complètement déterminées que lorsque l'évolution de chaque revenu est connue, à la fois en termes de valeur-travail et en termes réels (c'est-à-dire de subsistances commandées). Par exemple, dans la lettre du 27.03.1815 (VI, p. 202 sq.), Ricardo répond à une objection assez confuse de Malthus (29) en rappelant que sa théorie de la rente suppose l'usage de ces deux mesures, les seules significatives par opposition aux mesures monétaires.

(27) Cette interprétation revient naturellement à nier qu'il y ait une théorie « approchée » de la valeur-travail plus générale que la théorie simplifiée. Or, la répartition est étudiée dans les *Principes*, sous l'hypothèse de validité de la théorie « approchée » (voir par ex. le début du ch. « On Profits », pp. 110-111). Il suffit de rétablir l'hypothèse correcte (beaucoup plus restrictive) pour que les conclusions demeurent valides.

(28) Le point semble avoir échappé à la plupart des commentateurs. Quand MARSHALL analyse la théorie ricardienne des prix relatifs, il croit le faire en déplaçant l'accent sur un point jugé secondaire par RICARDO et que seuls les marginalistes auraient apprécié à sa véritable importance ; ainsi il écrit : « RICARDO'S first chapter has been discussed here with sole reference to the causes which govern the relative exchange values of things... But it was originally associated with a controversy as to the extent to which the price of labour affords a good standard for measuring the general purchasing power of money » (« *Principles* » p. 676).

(29) MALTHUS avait objecté à RICARDO que, même avec une productivité décroissante du travail dans le secteur agricole, les profits monétaires, et le taux de profit, dans le secteur agricole (et donc dans l'ensemble de l'économie), pouvaient augmenter (24.03.1815, VI).

La table de l'*Essay on Profits* montre que, dans son schéma d'évolution à long terme, la part des revenus du propriétaire augmente en termes de travail incorporé et de blé commandé, celle des revenus du fermier baisse, en termes des deux mesures, celle des revenus des salariés augmente en termes de la première et reste stable, voire diminue, en termes de la seconde (30). Quoi qu'il en soit de cette théorie de la répartition, on voit qu'en impliquant un double système comptable, elle requiert qu'une théorie correcte des prix relatifs soit formulée, au moins pour les subsistances (31). Ainsi, *parce que l'économie politique est d'abord la science de la répartition*, elle se doit de formuler une théorie correcte des prix relatifs.

Or, il ne fait aucun doute que, pour Ricardo, seule une théorie de la « valeur absolue » pouvait satisfaire à cette exigence, le cas du commerce extérieur mis à part (32).

Ces remarques suggèrent qu'en recherchant un étalon invariable, Ricardo n'a pas seulement voulu montrer que l'évolution des parts de la répartition en termes d'or donne une image correcte de l'évolution réelle de la répartition. En même temps, l'étalon invariable était pour lui un outil théorique lui permettant de rattacher une variation des prix en termes de cet étalon abstrait à une variation dans les valeurs correspondantes, selon le schéma décrit dans les sections 3 et 4.

Une conséquence importante pour notre propos est que la théorie de l'étalon « neutre sous l'effet de la répartition » ne peut être qu'une construction auxiliaire de la théorie de la valeur absolue. Ricardo n'a introduit la première que pour étendre la validité de sa théorie des prix relatifs, construite sur l'hypothèse particulière de composition uniforme du capital, à des « exceptions » considérées après coup. De ce point de vue, les conditions relatives à la répartition, que Ricardo a imposées à l'étalon, sont, dans sa théorie tout au moins :

- 1) indissociables des conditions relatives à l'invariabilité (réinterprétées comme on l'a fait à la fin de la section) ;
- 2) logiquement secondes par rapport à elles.

(30) Sur cette table construite, d'après un cas particulier, voir les commentaires de HOLLANDER (1975). La traduction des mouvements des parts de la répartition en termes monétaires dépend de la valeur de la monnaie-marchandise. Le passage de la mesure en termes de blé commandé à une mesure en termes d'un panier de consommation (« nécessaires », ou subsistances au sens large) complique le schéma : comme MALTHUS l'a souligné, l'accroissement de la valeur relative du blé par rapport aux autres subsistances peut prévenir la baisse du *taux de profit* agricole. RICARDO resta en fait sans réponse à cette objection (Lettres du 23.11.1814 et 18.12.1814, VI, p. 151 sq.).

(31) L'existence d'une comptabilité en termes réels se relie au traitement de la population comme variable endogène. A *contrario*, l'abandon de la théorie endogène de la population chez MARX conduit à privilégier la mesure en termes de valeur-travail.

(32) Comme l'a montré C. SCHMIDT (1970 et 1975), dans la théorie ricardienne, les prix qui s'établissent dans l'échange international obéissent à un principe de détermination spécifique.

Cette interprétation s'oppose absolument à une certaine lecture de Ricardo d'inspiration sraffienne (33). Celle-ci consiste à éliminer la problématique de la « valeur absolue » comme insignifiante aux yeux de Ricardo lui-même et à considérer la théorie de la « marchandise moyenne » comme une construction autonome qui permettrait de résoudre le problème de la mesure de la répartition. Plutôt que sur les « *Principes* », cette lecture s'appuie sur « *Absolute Value and Exchange Value* » — texte dans lequel Ricardo semble avoir esquissé cette perspective en même temps que, contradictoirement, il maintenait l'autre (34) — et sur des indications allusives de sa correspondance (35). S'il fallait un référent historique à une telle interprétation, il semble qu'elle conviendrait mieux au système de J. S. Mill (qui voulut se passer du mot « valeur », comme dit Ricardo (36)) qu'à celui de son prédécesseur et maître.

6. CONCLUSIONS

On a tenté de montrer que le problème de l'étalon invariable était un problème réel à l'intérieur de la théorie ricardienne de la valeur, qu'il était correctement formulé, à une modification de détail près, et facilement soluble une fois qu'il est formulé tout à fait correctement et surtout, distinctement (c'est-à-dire séparément du problème connexe de l'étalon « neutre avec la distribution »). Au-delà de ce problème, le propos de cet essai a surtout été de donner une autre image de Ricardo que celle que l'œuvre de Sraffa, et la continuité apparente de l'*Introduction* de 1951 et de *Production de Marchandises*, ont suggérée, par une sorte de projection rétrospective, sans doute inacceptable aux yeux de Sraffa lui-même (37). Autrement dit, on a voulu rappeler que Ricardo était d'abord « l'économiste de la production » selon l'expression de Marx qui, sur ce point, se reconnaissait en lui (38).

(33) Peut-être faut-il rappeler de nouveau qu'il ne s'agit ici que d'un point d'histoire. On oppose ici deux interprétations possibles d'une théorie passée, et non la théorie de RICARDO et celle de SRAFFA.

(34) Voir sur ce point les commentaires de SRAFFA (1951, I, p. XLVII).

(35) Cf. la fameuse lettre à McCULLOCH du 13.06.1820.

(36) « To steer clear if possible of the difficult world value », RICARDO à McCULLOCH, 17.01.1821.

(37) Que l'on songe, p. ex., aux réserves que SRAFFA émet sur sa propre interprétation du système blé de RICARDO, dans *Production de Marchandises*, Appendice D, p. 117 de l'édition française.

(38) On a vu (supra, section 2) que MARX n'était pas toujours aussi objectif avec RICARDO. Sa lecture est souvent biaisée et, parfois, il décèle curieusement des traits de supériorité chez les « économistes vulgaires » pré- ou antiricardiens. Du coup, la question des rapports entre les deux théories de la « valeur absolue » défendues par l'un et l'autre reste encore ouverte à une discussion qui ne s'arrêterait pas à l'aspect polémique de la lecture marxienne.

BIBLIOGRAPHIE

- S. BAILEY (1825) : *A Critical Dissertation on the Nature, Measures and Causes of Value*, réédité par la L.S.E., 1931, London.
- M. BLAUG (1974) : *The Cambridge Revolution : success or failure ?* Hobart Paperback, London.
- L. VON BORTKIEWICZ : « Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System », trad. anglaise : « Value and Price in the Marxian system », 1907, *International Economic Papers*, n° 2, 1952.
- S. de BRUNHOFF : *La Politique monétaire*, P.U.F., Paris, 1973.
- V. K. DMITRIEV : *Essais économiques*, 1904, trad. du russe, éd. du C.N.R.S., Paris, 1968.
- M. DOBB : *Political Economy & Capitalism*, Routledge & Kegan Paul, London, 1937.
- M. DOBB : *Theories of Value and Distribution since A. Smith*, Cambridge University Press, Cambridge, 1973.
- J. EATWELL (a) : « Mr. Sraffa's Standard Commodity and the Rate of Exploitation », *Quarterly Journal of Economics*, 1975.
- J. EATWELL (b) : « The Interpretation of Ricardo's Essay on Profits », *Economica*, May 1975.
- S. HOLLANDER (1973) : « Ricardo's Analysis of the Profit Rate, 1813-1815 », *Economica*, vol. 40, p. 260-282.
- A. MARSHALL : *Principles of Economics*, huitième édition, MacMillan, London, 1920.
- K. MARX (1939) : *Grundrisse der Kritik der Politischen Ökonomie*, Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt.
- K. MARX (1905) : « Theorien über den Mehrwert », M.E.W., tomes 26.2 et 26.3, Dietz-Verlag, Berlin.
- M. MORISHIMA : *Marx's Economics*, Oxford University Press, Cambridge.
- L. PASINETTI (1973) : *A Mathematical Formulation of the Ricardian System*, in « *Growth, Income and Distribution* », Ch. I, Cambridge University Press, Cambridge, 1974.
- R. M. RAUNER : *Samuel Bailey and the Classical Theory of Value*, G. Bellason, London, 1961.
- D. RICARDO : *The Works and Correspondence of D. Ricardo*, édité par P. Sraffa et M. Dobb, Cambridge, 1951-1973, volumes I, II, IV, V, VI.
- P. A. SAMUELSON : « A Modern Treatment of Ricardian Economics », *Q.J.E.*, February 1959 & May 1959.
- C. SCHMIDT : *Préface aux Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Calmann-Lévy, Paris, 1970.
- C. SCHMIDT : « Note pour une interprétation critique de l'analyse ricardienne des coûts comparatifs », *Revue d'Economie Politique*, Sept.-Oct. 1975.
- R. SOLOW : « On the Structure of linear models », *Econometrica*, January 1952.
- P. SRAFFA (1951) : « Introduction », cf. Ricardo.
- P. SRAFFA : *Production of Commodities by Means of Commodities*, Cambridge, 1960, traduction française : *Production de marchandises par des marchandises*, due à S. Latouche Dunod, Paris, 1967.
- G. J. STIGLER : « Ricardo and the 93 % Labour Theory of Value », *American Economic Review*, June 1958.